

# PORTRAIT DANS LES PAS DE DANIELA, ÉLÈVE RABBIN

Daniela Touati, 54 ans, partage sa vie entre sa famille à Lyon et un centre d'études juives libéral à Londres, où elle termine un cursus pour devenir rabbin. Tout en officiant dans deux synagogues, à Lyon et à Paris. **Par Macha Fogel**

**V**endredi, 12h30. Il faut déjeuner rapidement avant de se remettre au travail. Quand elle est à Paris, Daniela Touati habite chez un camarade d'enfance. Ils se connaissent depuis le lycée.

Aujourd'hui, Daniela vit entre Lyon, où elle s'est installée en famille, et Londres, où elle termine un cursus de cinq ans dans un centre d'études juives libéral, le Leo Baeck College, pour devenir rabbin. Lycéenne, elle avait déjà vécu dans trois pays différents.

Née en Roumanie au milieu des années 1960, de deux parents rescapés de la Shoah, Daniela, dont le nom est alors Losner, émigre après le cours préparatoire en Israël, quand l'État hébreu achète « ses juifs » à Ceausescu. À la fin de l'école primaire, ses parents décident de repartir. Le père de Daniela, réserviste, ne supporte plus de vivre dans la peur permanente du déclenchement d'un nouveau conflit. États-Unis, Canada... Plusieurs pays sont envisagés ; il choisit Paris. Il parle le français et trouve rapidement du travail comme ingénieur du bâtiment, avant de faire venir sa femme et sa fille. La grand-mère paternelle les accompagne. Comme son fils, elle parle déjà bien le français et aidera beaucoup sa petite-fille dans ses débuts au collège. « La famille de ma mère était simple, pratiquante, explique Daniela Touati. Du côté de mon père,

*c'étaient des gens instruits, laïcs. Mais ni l'un ni l'autre ne m'ont donné d'éducation religieuse. Même en Israël, notre rapport au judaïsme était culturel. Là-bas, le samedi, avec mes cousines de Haïfa, nous allions à la plage plutôt qu'à la synagogue. »*

Le judaïsme religieux, Daniela l'a rencontré en France. Elle a mené ses premières discussions à ce sujet avec l'ami de lycée dont la famille l'héberge désormais quand elle doit venir à Paris, une famille séfarade traditionnelle. « Nous nous disputions au sujet de la cacherout, de la place des femmes... Je ne comprenais pas sa vision orthodoxe des choses ! » Bien plus tard, à 50 ans, celle qui travaillait dans les ressources humaines reprendra des études pour devenir rabbin – femme rabbin. La religion, oui ; mais libérale. Son mémoire, qu'elle doit se dépêcher de terminer, porte sur la voix de Sion dans le Livre des Lamentations – celle d'une femme qui a assisté à la destruction du premier Temple de Jérusalem.

## LE SOUTIEN DU MARI

L'an dernier, à la même heure un jour de semaine, Daniela, alors encore en quatrième année d'études, aurait déjeuné à la cafétéria, au sous-sol du Leo Baeck College de Londres. Car une semaine sur deux, elle traversait une grande partie de la France depuis Lyon, puis la Manche, pour louer une chambre dans l'ap-

BRUNO AMSELLEM / DIVERGENCE



« La famille de ma mère était simple, pratiquante. Du côté de mon père, c'étaient des gens instruits, laïcs. Mais ni l'un ni l'autre ne m'ont donné d'éducation religieuse », explique Daniela Touati.

Dans la synagogue libérale Keren Or (Lyon).

partement d'un couple âgé et se rendre chaque jour dans ce centre d'études juives libéral. Au programme le matin, prière en anglais et en hébreu. Puis, du lundi au jeudi, cours de Talmud jusqu'à l'heure du déjeuner. L'après-midi, cours à nouveau, ou bien, à partir de la troisième année, travail pastoral dans les amicales de personnes âgées ou malades. L'autre moitié du temps, Daniela a étudié de chez elle, grâce à Internet. C'est à Lyon qu'elle vit avec son mari, Hervé Touati, et elle n'a pas voulu le laisser seul trop souvent.

**Daniela commence à réfléchir à devenir rabbin. Personne n'y croit au départ, sauf son mari. « J'avais surtout très peur d'annoncer ma décision à mes parents. »**

Daniela et son mari ont eu l'un pour l'autre un coup de foudre à l'approche de la trentaine. Hervé Touati est issu d'une famille modeste de Rosny-sous-Bois, immigrée d'Algérie, et a, à cette époque, terminé des études de dentiste. Daniela, devenue Touati, ancienne enfant unique de Roumanie, adore les joyeux dîners du vendredi soir avec les parents et toute la fratrie. Mais bientôt, les époux quittent Paris avec leurs deux enfants, pour une vie plus calme à Lyon. Afin de se faire des amis, ils y fréquentent la synagogue libérale ; Hervé est nommé secrétaire, mais c'est Daniela en définitive qui en assure les fonctions. Et commence à réfléchir à devenir rabbin. Personne n'y croit au

départ, sauf son mari. « J'avais surtout très peur d'annoncer ma décision à mes parents. »

Finalement, Daniela mène à bien son ambition. D'ores et déjà, elle exerce, comme élève de cinquième année, dans la synagogue lyonnaise où elle sera bientôt engagée à mi-temps après son ordination par la première femme rabbin française, Pauline Bebe, et dans la synagogue franco-américaine de Kehilat Gesher à Paris, où elle officie ce vendredi soir.

Une vingtaine de fidèles sont venus. Surtout des femmes, quelques hommes célibataires ou en couple. « Ceux qui ne trouvent pas de place ailleurs se tournent vers notre synagogue : femmes, homosexuels, familles mixtes aussi », explique Daniela. « Ou d'autres, qui n'ont reçu aucune éducation religieuse au départ et s'y intéressent sur le tard », complète Anne Sebag, la présidente. Au sein de la communauté de Kehilat Gesher, petite synagogue du 17<sup>e</sup> arrondissement de Paris, trois personnes sur quatre au bureau de direction sont des femmes. Dans ce rez-de-chaussée exigu, l'office est chanté en hébreu, avec quelques passages en français ou en anglais. Après la prière sur le pain et le vin, le *kiddouch*, une collation est servie dans l'entrée. Les fidèles font connaissance ou se retrouvent, puis sortent dîner chez eux ou vaquer aux loisirs d'un vendredi soir parisien.

## FEMMES ET HOMMES MÉLANGÉS

Le lendemain est un jour spécial. Daniela revient pour mener l'office du samedi matin à Kehilat Gesher. Cette fois-ci, ses parents sont présents. C'est l'anniversaire du père et, pour le fêter, ils viennent écouter leur fille diriger l'office. Très droit dans →

**MACHA FOGEL**  
Journaliste à Akadem, le campus numérique juif, et au Monde des Religions, elle est spécialisée dans les sujets liés au judaïsme.



## FOCUS ÉDUCATION

## Les femmes retournent à l'étude

L'étude de la Torah est une obligation dans le judaïsme. Elle implique de longues heures de cours : les textes qui constituent sa tradition écrite (la Bible hébraïque) et orale (les nombreux volumes du Talmud) s'accompagnent d'une bibliothèque de commentaires en perpétuelle évolution. Toutefois, seuls les hommes y sont astreints. Plus précisément, un père n'a l'obligation d'enseigner la Torah qu'à ses fils, non à ses filles. D'une femme, on attend seulement qu'elle encourage son mari et ses enfants à étudier. Il ne lui est pas à proprement parler interdit d'étudier, mais elle n'en tire pas un mérite aussi fort qu'un homme, pour lequel c'est une obligation. En fait, à l'origine, les avis des rabbins du Talmud divergent sur cette question (Traité *Sotah* 3, 4 et 21) – deux d'entre eux estiment qu'un père qui enseignerait la Torah à sa fille ne lui transmettrait que des futilités, alors qu'un troisième affirme au contraire qu'il y est tenu.

À travers les siècles, la tradition a éloigné les femmes de l'étude jusqu'à nos jours. Ce mouvement n'a pourtant pas été linéaire. Au Moyen Âge en particulier, d'assez nombreuses femmes se sont illustrées dans l'étude. Esther Barazani était une directrice de *yeshiva* (maison d'étude talmudique) aimée et respectée au Kurdistan ; les filles du sage rhénan Yehuda Halevy étaient de grandes mystiques ; la fille de l'érudit Shmuel Ben Eli à Babylone enseignait aux jeunes étudiants à travers la fenêtre de sa demeure afin de préserver sa pudeur... Le Moyen Âge a vu aussi des femmes s'atteler à la circoncision des nourrissons garçons, à l'abattage rituel, même au travail de scribe, normalement masculin.

### LOIN DE LA RUE

De nos jours, ces actes sont toujours largement l'apanage des hommes. Mais l'étude, elle, s'ouvre à nouveau aux femmes dans tous les courants du judaïsme ou presque, y compris les plus rigoureux. Dès après la Pre-

mière Guerre mondiale, une femme juive orthodoxe, Sarah Schnierer, suivie par des rabbins par ailleurs très stricts, a fondé en Europe de l'Est un réseau d'écoles pour filles juives orthodoxes, les écoles Beth Yaacov, qui existent toujours, désormais principa-

### Le Moyen Âge a vu des femmes s'atteler à la circoncision.

lement aux États-Unis. Cette évolution, déjà achevée dans les milieux libéraux du judaïsme, où plus de la moitié des nouveaux rabbins sont des femmes, est perçue comme nécessaire par les plus orthodoxes du fait de l'évolution générale de la société, où les femmes sont désormais aussi éduquées que les hommes, et aussi parce que l'étude des lois de la Torah apparaît comme un moyen d'éloigner les jeunes filles de l'influence néfaste de « la rue ». / M. F.

→ son blouson de cuir, couronné de cheveux blancs, Alexandre Losner est aussi secret et taciturne que sa fille l'a décrit. Son épouse est beaucoup plus bavarde. Souriante, les yeux coquettement plissés et les « r » chantants, elle exprime sa fierté et son bonheur de voir leur fille renouer avec la religion de ses parents à elle.

Pendant la prière, femmes et hommes sont mélangés, contrairement aux habitudes des synagogues traditionnelles. Beaucoup de femmes portent un *talith*, le châle de prière d'ordinaire masculin. Plusieurs d'entre elles « montent à la Torah », c'est-à-dire qu'elles sont appelées, ce qui est un honneur, pour dire la bénédiction accompagnant la lecture du chapitre hebdomadaire du Pentateuque dans les traditionnels rouleaux de parchemin.

Puis vient le tour du père de Daniela Touati d'être honoré. Sa fille l'appelle à la Torah. Il se lève, le *talith* glissant sur le cuir du blouson, se tient au côté de sa fille, muet. Comme pour tout fidèle, Daniela doit donner son nom, celui de son père et de sa mère. Il s'appelle Israël. Mais lui qui n'a jamais parlé, surtout pas de Dieu ou de religion, n'a pas transmis à

sa fille les noms hébraïques de ses parents. « *Israël ben... ?* » Israël, fils de... ? « *Yoshua* », répondent ensemble le père et la mère, restée assise dans les rangs. Ainsi, ils se le rappelaient tous deux, ce nom que la fille n'a jamais su. Quant à celui de la mère, Daniela croit le connaître : elle a passé son enfance avec sa grand-mère paternelle. « *Israël fils*

### Beaucoup de femmes portent un *talith*, le châle de prière d'ordinaire masculin. Plusieurs « montent à la Torah ».

de *Yoshua et Stella* », termine-t-elle. Mais alors : « *Le nom de ma mère était Esther* », énonce le père à sa fille, en hébreu. « *J'apprends beaucoup de choses, aujourd'hui* », articule après un silence la rabbin à l'intention de l'assistance. Daniela Touati continue l'office. À midi, les fidèles se réunissent à nouveau pour la prière sur le pain et le vin. Une femme en *talith* a fait un gâteau d'anniversaire. ■